

Trou noir et ours blanc

- Quelle aventure tu as vécue !
- Quand je suis parti je n'imaginai pas cela.
- Ne bouge pas, je vais te resservir du café.

Alain profite de l'instant, ce retour de vacances ressemble pour lui... à des vacances.

Chaque jour ses collègues de travail se relaient pour lui rendre visite, et passent un peu de temps pour le reconforter. Lui se repose, eux travaillent et s'inquiètent de sa santé.

Son collègue parti, Alain relance sa série. Il peut souffler, et se reposer. Sa fracture de la jambe ne le fait plus souffrir, et ses contusions aux bras et au visage se soignent doucement.

Ses vacances dans le grand Nord étaient une idée que chacun aurait aimé vivre, mais sans son issue quasi fatale. Deux semaines dans un groupe de huit personnes, coupés du monde, à se promener sur la banquise, sous ce soleil qui ne se couche pas pendant 6 mois, sans connexion, sans musique, sans information. Et sans repère, car le guide récupère les montres de chacun afin de n'être guidé que par le rythme naturel ; impossible de connaître l'heure à la position du soleil, ni le temps qu'on a marché ou dormi. À la fin du séjour, on a la révélation de la façon qu'on a géré cette « liberté » pour certains, « contrainte » pour d'autres. Au début cela paraît délirant, mais après quelques sommeils, sans doute quelques jours, on vit sans problème selon un cycle qu'on détermine soi-même. Le groupe devient une entité multi-personnelle, chacun s'adapte aux autres, prend sa place dans cet être polycéphale. Nous sommes comme un poulpe qui possède huit tentacules, chacune possédant un cerveau, plus un cerveau central ; nous sommes huit cerveaux individuels chapeautés par notre guide, le cerveau central. Chacun est à la fois autonome et dépendant de ses camarades.

Le plus drôle est de monter la garde pendant que les autres dorment, car il y a des risques d'être attaqué par des ours blancs. On en voit parfois au loin, et notre accompagnateur nous a avertis qu'ils pourraient se rapprocher pour venir chercher de la nourriture. Personne n'y croit, mais ça fait partie du folklore. On prend le fusil, chargé, qu'on sait qu'on n'aura pas à utiliser, et on s'installe pour veiller. On va réveiller le suivant lorsqu'on est fatigué.

Dans le groupe, il n'y a que des citadins, des bobos diraient certains, qui n'ont jamais tenus au mieux qu'une carabine à plomb dans une fête foraine. Alors l'idée de devoir se défendre contre un ours est totalement irréaliste. Mais cela fait partie du folklore, il faut bien avoir quelques montées d'adrénaline pour apprécier ce total dépaysement à sa juste valeur. S'il ne s'agissait que d'une randonnée normale, ce séjour n'aurait que peu d'intérêt.

Ses collègues viennent le voir un par un, tous plus bronzés les uns que les autres, après leurs 3 semaines de vacances au soleil. Chacun y va de sa compassion, puis raconte ses congés, qui son voyage en Amérique du Sud, qui l'Asie, ou encore l'Australie ou l'Afrique du Sud. La compétition est rude ! Lui qui a pourtant eu du soleil 24 heures sur 24 pendant plusieurs jours n'est pas bronzé, ou si peu. Sous ces latitudes, bien que le soleil ne se couche jamais, il n'est guère agressif, lui.

Alain a raconté x fois son histoire. La « journée » avait été comme les précédentes, après le réveil et les ablutions matinales, le petit déjeuner avait été pris tranquillement, puis on avait levé le camp, en prenant soin de ne laisser aucune trace du bivouac. L'activité était bien rôdée, quelques heures de marche, nul ne savait combien, puis la pause déjeuner et un repos bien mérité. On posait des lignes pour pêcher le repas du soir, on n'avait qu'à les relever au moment du départ pour avoir les protéines animales du dîner. Ce « soir-là », il montait la garde, sans s'inquiéter de cette fatigue qui l'avait pris dans la journée. Puis vint la somnolence. Heureusement, c'est un caillou qui roule ou quelque chose de ce genre qui l'a réveillé en sursaut. L'attaque de l'animal fut immédiate. Par quel miracle le coup de feu est parti, il ne le sait toujours pas, mais l'ours s'est enfui sans demander son reste. Il ne se souvient pas de sa chute dans les rochers provoquant ses blessures au visage et aux bras, mais seulement du choc de la patte du plantigrade sur sa jambe, puis un trou noir. A-t-il touché l'ours ? Il ne le sait pas, on n'a pas retrouvé ce trouillard.

Il ne leur parle pas trop de son évacuation, la prise en charge dans un hôpital du Nunavut, son sentiment d'avoir sauvé ses camarades tout en en réchappant lui-même de justesse. Il ne va pas étaler ses faits de gloire non plus, mais c'est si bon de se sentir fort et courageux, même à l'insu de son plein gré.

À chaque visite, un détail lui revient, une anecdote. Le respect du guide qui n'avait jamais eu à affronter une telle situation, c'était sans doute un ours affamé à cause du réchauffement climatique qui s'en est pris à des humains. Le sourire de Julie, cette jolie canadienne blonde qui lui a promis de le revoir dès qu'il sera sur pieds. Les autorités

canadiennes qui l'ont félicité de son courage. Cet article dans la presse locale qu'il n'a malheureusement pas conservé.

Tout se télescope dans sa mémoire, les bonnes choses et les mauvais souvenirs aussi. Le rapatriement sur un brancard de fortune vers un lieu plus accessible pour un hélicoptère, sans anti-douleur bien évidemment, la chute lorsque les porteurs ont glissé, ce qui a sans doute aggravé sa fracture. Il n'évoque pas la qualité des soins dans ce coin reculé du Canada qui n'est pas à la hauteur de ce qui se fait en France, à tel point qu'il a fallu casser son plâtre et à nouveau réduire sa fracture quand il est revenu à Paris. Il ne va pas dénigrer ceux qui se sont occupés de lui.

Bref, son retour de l'enfer blanc, une expérience qu'il n'est pas près de recommencer, sauf peut-être un jour pour exorciser ses démons. Mais une expérience qui le marquera jusqu'à la fin de ses jours. Il a un sentiment de renaissance, de seconde vie, le début du reste de sa vie diraient certains.

Les nuits sont longues quand on est seul et bloqué chez soi avec une vilaine fracture, et Alain rêve d'espace, d'amis qui l'entourent, car les collègues de travail c'est sympa mais c'est superficiel. Il pense souvent à cette jolie canadienne, pendant ses longues heures à se morfondre seul sur son canapé. Viendra-t-elle le réconforter et rendre sa vie plus heureuse ?

Seule éclaircie, Cynthia de la compta est venue le voir. Elle qui fascine tous les mecs du bureau, a partagé quelques instants seule avec lui. Est-elle à la hauteur de Julie ? Elle lui ressemble assurément, et dans ses rêves il les associe souvent. Cynthia est en plus un vrai cordon bleu, c'est un bon point pour elle.

- Tu reprends un beignet ?

Elle les a préparés spécialement pour lui, sachant qu'il les adore. C'est la seule à avoir eu cette démarche vraiment amicale. Est-ce un signe de cette nouvelle vie ?

Il ferme un instant les yeux. Rêve-t-il ? Non, ces beignets sont bien là. Rien que pour lui.

S'il ferme les yeux, c'est pour imaginer la suite qu'il pourrait vivre... Lui prendre la main, l'attirer à lui. Si elle a pris le temps de s'intéresser à lui ainsi, ce n'est pas anodin. Il a le droit de rêver après tout, il est souvent trop terre-à-terre, on le lui reproche parfois. Après ce qu'il a vécu, personne ne serait étonné s'il avait cette assurance nouvelle, lui qui est habituellement plutôt effacé, il aurait au bureau enfin le respect qu'il mérite.

Cynthia est repartie, elle habite seule espère-t-il, et elle lui a promis de revenir ; là c'est sûr, il osera.

La vie est ainsi, qu'il suffit d'un événement pour la transformer à jamais. Alain l'a compris, et il sait qu'il a fait le bon choix. C'est bon d'avoir une seconde chance, de repartir sur le bon pied, malgré la fracture. Il sourit.

Il bénit cette mauvaise chute dans l'escalier.

(1386 mots)